Carnets de JLK

Riches Heures de lecture et d'écriture

17.12.2011

Quentin la palpite

***Au point d'effusion des égouts*: Un premier roman qui « arrache ». En vrille étincelante, entre Los Angeles et le bout de nulle part.**

Quentin Mouron : un nom à retenir, illico et pour plus tard. Presto à cause du premier roman de ce lascar, Vaudois et Canadien de 22 ans, dont la « papatte» d'écrivain pur-sang et la vivacité d'esprit saisissent. Plus exactement: « la palpite

», selon l'expression de Louis-Ferdinand Céline dont le jeune auteur rappelle à l'évidence la « petite musique ». À savoir le rythme de la phrase : jazzy, précise, scandée, serrée, teigneuse. Pour parler de quoi ? De la Californie mythique et réelle où il débarque seul à vingt ans, après une enfance de Robinson dans les bois canadiens, avec ses parents. De Los Angeles et de son « ciel plus grand qu'ailleurs ». Du rêve qui se vend et qu'on vous reprend. Des gens qui tricotent leur névrose et « se guettent le cœur ». Des déserts, de Las Vegas, de la frime et de la déprime, de l'amour aussi. Enfin du retour en Suisse où son entourage pépère lui demande : et maintenant ? Ceci pour la trajectoire trop résumée.

Alors un livre du genre « sur la route, le retour » ? Absolument pas. On pourrait s'y tromper à la dégaine de Quentin, style rocker ou jeune premier de série télé, mais un masque peut en cacher un autre. Il l'écrit précisément ailleurs: « Je porte toujours deux masques : le premier pour les autres, le second pour moi-même ».

Or Quentin Mouron n'a rien non plus, pour autant, du phraseur lettreux se complaisant dans les reflets. Dès les premières pages de ce premier récit-roman, ni journal de

voyage ni confession, le lecteur est pris par la gueule. L'enjeu est à la fois existentiel et poétiquel. Le récit ne sera pas évasion mais invasion. Tout dans le détail. Le titre, emprunté à Antonin Artaud, dit à la fois le goût et le dégoût du monde. Ramuz disait autrement : « Laissez venir l'immensité des choses ». Et déferlent alors sensations, observations, notations.

Débarqué par le ciel rouge à Los Angeles, à peine sorti de l'enfance (« j'avais pour moi les sortilèges et les rondeurs, le sourire franc – la gueule d'une pièce »), le narrateur note : « C'est une erreur de chercher l'essence dans l'analyse, postérieurement, « au réveil ». Il faut sentir le soir même, toutes voiles dehors, le vent chaud du désert et l'émotion qui brûle la gorge – le feu du ciel. Et le délire ». Et de se dire alors « pas fait pour les voyages ». Comme il dira plus tard qu'il n'aime pas aimer ! Et de « céder aux anges » en tombant à la renverse. Dans la foulée les sentences cristallisent comme dans *Voyage au bout de la nuit* : « Quand je joue, je sais pourquoi je joue, quand je vis, je ne sais pas pourquoi je vis ». Et voilà que les personnages défilent. Force de Quentin : le portrait au doux acide. À commencer par le cousin Paul, petit flic humilié, qui vit de «

compensations ». Auquel succède, après une sorte de « trou noir » de vertige fiévreux, la cousine Clara chez laquelle le jeune voyageur va passer plus de temps en plein quartier de Westlake à « blancheur d'hôpital », entre « petites maladies » et « ciel en cage », thérapeutes et gourous. Clara qui accuse son « ex » de toutes les turpitudes érotomanes. Clara qui paraît un soir en voie de se libérer avec son jeune cousin, mais qui rentre brutalement dans l'ordre le lendemain: "Au fond c'est l'habitude du malheur qui nous le rend incontournable". Clara que l'éventuelle vie sexuelle de son cousin fait paniquer. Clara qui lui demande lors d'une séquence un peu folle, le jour de l'anniversaire du garçon, de cesser de se branler. Clara qui finira par s'ouvrir les veines…

Et Laura, plus tard, dont le prénom rappelle l'amour imaginaire de Pétrarque, en version macdonaldisée. Laura que le narrateur trouve plutôt moche mais que son regarde « profond, troublé, marin », touche et qu'il finit par aimer follement, à proportion du rejet qu'elle lui oppose. Clara la folle. Laura la froide. Et plus tard, d'abord à Trona, bled perdu dont l'église-container symbolise la déréliction, puis à Las Vegas où il le retrouve, l'inénarrable Norbert, Bavarois à femmes vasectomisé et foireur qui entrainera le narrateur

dans une folle bringue sur une musique démente, « une façon de grincement fabuleux qui vous étire le monde – on se voyait en kaléidoscope ». Autant d'évocations, de L. A. à Vegas via Trona qui se constituent en fresque verbale acerbe et hypersensible à la fois, semée de réflexions saisissantes de lucidité et de désarroi mêlés. Lors d'une conversation, Quentin me confiera qu'il a été aussi à l'aise, dans ses lectures, avec San Antonio qu'avec Céline, autant en phase avec Harry Potter qu'avec Madame Bovary, son livre-fétiche dans lequel il partage surtout les douleurs de Monsieur. Et d'évoquer, aussi, la folie physique qui l'aura pris, en écriture, à l'écoute de John Coltrane !

Ce n'est pas tout : car *Au point d'effusion des égouts* s'achève sur une douzaine de pages remarquables, comme assagies du point de vue de la phrase (moins de « célinisme » endiablé…), sur le thème du retour à la normale, pour ne pas dire à la morne norme. Ah vous êtes artiste ! Ah vous écrivez ? Ah vous êtes parti en voyage !? Et maintenant, vous êtes bien avancé ? Et qu'allez vous faire !? Mélancoliques et graves, tendres et sourdement violentes, ces pages confirment mon sentiment que Quentin Mouron pourrait faire, à l'avenir, de grands livres.

Au point d'effusion des égouts marque, déjà, un début éclatant. Avec sa forme étrangement « compactée», comme on le dit d'un fichier d'ordinateur, il requiert une lecture très attentive (nullement fastidieuse au demeurant) qui permet d'en extraire toute la substance. On pense aussi à l'image proustienne de ces fleurs en papier comprimées, qui se déploient en beauté dès lors qu'on les plonge dans l'eau.

« Je m'aperçois partout », écrit Quentin Mouron en se repassant les images de son périple initiatique. « Chez tous les hommes que je rencontre ». Et d'ajouter : « Les mœurs, c'est la burqa des peuples. Ils sont semblables dessous. Pas identiques. Semblables. Les paumés de Trona avaient mes traits, mes traits aussi à Vancouver, chez les Chinois. Ma gueule à Chicago. Ma pomme à Montréal. Et Phénix, San Diego, Tijuana – ma pomme encore. Je me suis miré jusqu'au fond des déserts. Je me suis aperçu sur les crêtes. Retrouvé dans les grottes. Contemplé sur les lacs. On ne se débarrasse pas du monde en invoquant les moeurs. On ne se débarrasse pas de soi en invoquant le monde ».

Quentin Mouron. *Au point d'effusion des égouts*. Préface de Pierre-Yves Lador. Olivier Morattel, 137p.